

J'AURAI MIEUX FAIT D'UTILISER UNE HACHE



REVUE DE PRESSE

COLLECTIF MIND THE GAP



FRANCESCA
Relations Presse et Communication
MAGNI

CONTACT PRESSE

FRANCESCA MAGNI

06 12 57 18 64

FRANCESCA@FRANCESSAMAGNI.COM

WWW.FRANCESSAMAGNI.COM

J'AURAIS MIEUX FAIT D'UTILISER UNE HACHE

TOURNÉE 22 - 23

19 & 20 SEPTEMBRE 2022 - FESTIVAL SPOT / THÉÂTRE PARIS VILLETTE
8 / 9 (21H / 19H) DÉCEMBRE 2022 FESTIVAL IMPATIENCE - CDN DE SARTROUVILLE
27 / 28 (14H30 / 20H30) JANVIER 2023 - THÉÂTRE GEORGES SIMENON
(ROSNY-SOUS-BOIS)

7 > 18 (19H30) MARS 2023 - LE MONFORT
REPRÉSENTATIONS DU MARDI AU SAMEDI
(RELÂCHES LES DIMANCHE 12 ET LUNDI 13)



© Marie Charbonnier

MISE EN SCÈNE ET INTERPRÉTATION : Thomas Cabel, Julia de Reyke, Solenn Louër, Anthony Lozano et Coline Pilet

ADMINISTRATION/PRODUCTION : Margot Guillerm

DRAMATURGIE : Léa Tarral

CRÉATION SONORE : Estelle Lember

CRÉATION LUMIÈRE : Quentin Maudet

SCÉNOGRAPHIE/COSTUMES : Clémence Delille

PRODUCTION : Collectif Mind The Gap

COPRODUCTIONS : Équinoxe – Scène nationale de Châteauroux, Le Théâtre de Vanves, L'Échalier - St-Agil, le Théâtre de la Tête Noire - Scène conventionnée d'intérêt national Art et Création - Écritures contemporaines

LISTE PRESSE

CDN DE SARTROUVILLE - FESTIVAL IMPATIENCE

Jeudi 8 décembre à 21h

Micheline Rousselet - Culture SNES

Samuel Gleize - L'œil d'Olivier

Catherine Corrèze - Blog Manitheia

Aurélien Martinez - Têtu

Emilie Ade - Zone Critique

Frédéric Bonfils - Foud'art

Philippe Chevilley - Les Echos

Fabienne Pascaud - Telerama

Emmanuelle Bouchez - Telerama

Ainhoa Jean Calmette - Mouvement

Vendredi 9 décembre

Chantal Colas - France Bleu

Sarah Franck - Artchipel

Laurent Schteiner - Surlesplanches.com

Pierre Lesquelen - IO Gazette, detectives sauvages

Anaïs Heluin - Sceneweb, La Terrasse

Marie-José Sirach - L'Humanité

MONFORT

Le 7 mars

Mireille Davidovici - Théâtre du blog

Joëlle Gayot - le Monde

Le 8 mars

Dany Toubiana - La souriscène

Flavie Bitaud - Radio Campus Emission scène ouverte

Le 9 mars

Etienne Sorin - Le Figaro

Martine Piazzon - Froggy delight

Le 10 mars

Jean-Pierre Haddad - Culture SNES

Louis Juzot - Hottello

Guillaume Lasserre / Médiapart

Le 11 mars

Bénédicte Fantin - Les 3 coups

Mathieu Perez - Le canard enchainé

Le 14 mars

Jean Talabot - L'avant Scène théâtre

Denis Sanglard - Un fauteuil pour l'orchestre

Le 15 mars

Gérard Noël - regart.org

INTERVIEWS

Telerama - Supplément sortir

Interview Anthony Lozano par Joëlle Gayot le lundi 14 novembre - n° 3603 - du 30 novembre au 6 décembre 2023

France Bleu

Interview téléphonique en direct de Solenn Louër le 7 décembre 2022 à 17h20 dans l'émission de d'Eric Bastien.

France Culture - Emission Par les Temps qui courent

Interview de Coline Pilet, Julia De Reyke et Léa Terral le 29 décembre 2022. Diffusion le soir même à 22h15.

France Bleu

Interview téléphonique en direct de d'Anthony Lozano le 6 mars 2023 à 17h20 dans l'émission de d'Eric Bastien.

VL Média - émission La loi des séries

Interview de Anthony Lozano et Solenn Louër le mercredi 15 mars dans l'émission "La loi des séries" animée par Alexandre Letren, diffusée le vendredi 17 mars 2023 à 18h

Le Monde

CULTURE · THÉÂTRE

Au théâtre Monfort, soupirs de terreur et litres d'hémoglobine : « J'aurais mieux fait d'utiliser une hache »

La compagnie Mind the Gap joue avec les clichés du cinéma d'horreur et la fascination qu'il exerce sur nous.

Par Joëlle Gayot

Tentative inédite au théâtre Monfort, à Paris : la compagnie Mind the Gap (créée en 2013) ose le théâtre d'horreur. Pour son troisième spectacle, cette bande de jeunes acteurs issus du Conservatoire d'Orléans s'aventure sans complexes sur les pas du cinéma de genre. De *Massacre à la tronçonneuse* à *Shining* ou *Scream*, les films ensanglantés ont leurs fans, leurs critiques éclairés et leurs protocoles.

C'est aussi le cas du *slasher movie*, sous-genre né aux Etats-Unis dans les années 1970, avec un tueur défiguré ou masqué qui assassine, un par un, les membres d'un groupe de jeunes, principalement la nuit, le plus souvent à l'arme blanche. Voici, à peu de chose près, le scénario décliné au Monfort, où trois parties se suivent mais ne se ressemblent pas.

La première est une fiction radiophonique. Elle sollicite l'oreille du public qui peut (et même qui devrait) fermer les yeux pour apprécier le moment. Assis au cœur d'un bazar innommable (haches suspendues aux cintres, néons et fils électriques enchevêtrés sur le sol), les comédiens réalisent des bruitages en direct. Depuis leurs micros, utilisant des parapluies, des brosses, des tas de bandes magnétiques ou de l'eau, ils se métamorphosent en scouts campeurs que gagne, doucement mais sûrement, la terreur : un camarade a disparu et le silence se hérissé de sons effrayants. Quelqu'un siffle le familier « *dans la troupe, y'a pas de jambe de bois* ». Quelque chose va avoir lieu, mais quoi ?

La suite a lieu dans un recoin du plateau, dans la cuisine d'une jeune femme qui prépare des carottes tout en cherchant son chat. Le téléphone sonne. Au bout du fil, une respiration. Puis un homme appelle. Elle raccroche. Il rappelle encore. Soudain, il surgit, visage dissimulé, bras armé d'un poignard. Le sang gicle, la femme s'écroule. Cette seconde partie constitue le noyau dur et la raison d'être du projet de Mind the Gap. Répétée indéfiniment, la scène connaît des variations qui la désignent pour ce qu'elle est : une pure fabrication, qui ne doit sa nature angoissante qu'à des moyens artisanaux. L'hémoglobine, la musique, la lumière, le souffle de l'actrice, ses moues effarées : l'ensemble est une construction millimétrée que le théâtre s'emploie à détricoter.

Effroi et hilarité

Ce processus de décryptage n'est pas innocent. Quelle est cette fascination qui pousse certains à se repaître de la violence des images ? Que ces images soient pure fiction ou qu'elles proviennent de réalités sordides, elles happent les regards. Comment la sauvagerie parvient-elle à captiver les êtres les plus civilisés, et ce, depuis la nuit des temps ? Au théâtre, Eschyle, Euripide ou Shakespeare ont su nourrir la bête en nous, en émaillant leurs textes de récits insoutenables. Il était temps que le théâtre contemporain, sous couvert d'emprunter son langage au cinéma d'horreur, revendique à son tour sa capacité à sidérer les foules en les renvoyant à leur ambiguïté : pourquoi la contemplation du monstrueux suscite-t-elle du plaisir ?

Les comédiens érigent la jubilation en principe premier de leur travail sans s'interdire de lester le comique d'une réflexion sérieuse sur l'humain et son goût pour le pire.

La bande du collectif Mind the Gap n'apporte pas de réponse exhaustive. Mais elle décrypte les dessous d'une mise à mort qui dérive vers le Grand-Guignol (tripes de la jeune femme extirpées à mains nues par son agresseur, agresseur lui-même assommé à coups de poêle par sa victime ressuscitée, bruiteurs grimant sur l'estrade pour régler la marche à suivre). L'équipe montre le hors-champ, les ressorts et les artifices qui piègent le spectateur et lui font perdre toute distance. Car ce spectateur a beau être averti, il sursaute. Il faut du temps pour que s'émousse son frisson mêlé d'effroi et d'hilarité. L'humour qui vient à la rescousse lui permet des pas de côté. Le revers de l'effroi serait donc le rire, les comédiens n'hésitant pas à se montrer potaches. Ils érigent la jubilation en principe premier de leur travail sans s'interdire de lester le comique d'une réflexion sérieuse sur l'humain et son goût pour le pire.

Plus sérieuse, la troisième partie de *J'aurais mieux fait d'utiliser une hache* n'est pas la meilleure, mais il fallait bien atterrir dans une réalité acceptable, après ce déchaînement d'épouvante. Une émission de radio conclusive convoque un couple de réalisateurs de films d'horreur, qui s'expliquent au micro. Dommage que le spectacle s'achève par cette théorisation en forme d'autolégitimation inutile. A tout prendre, quitter la salle sur la vision d'une tête tranchée par une hache en sifflant la chanson culte des scouts aurait suffi à notre bonheur.

Joëlle Gayot

Télérama | Sortir

Du 8 au 14 mars 2023 – N°3817

J'aurais mieux fait d'utiliser une hache

Durée: 1h05. Jusqu'au 18 mars, 19h30 (du mer. au sam.), Le Monfort, 106, rue Brancion, 15^e, 01 56 08 33 88. (10-25€).

■ Une scène coupée en deux selon des esthétiques spectaculaires. D'un côté, une forêt de micros en vue d'une captation sonore. De l'autre, une cuisine contemporaine, avec étagères et accessoires colorés. Réunir ces deux ambiances opposées est le pari – pas tout à fait réussi, hélas – qu'a proposé le collectif Mind the Gap en décembre 2022, dans le cadre du 14^e festival Impatience. La première séquence, pourtant, était convaincante, qui évoquait par le seul moyen du bruitage un horrible assassinat survenu en 1976 aux États-Unis, dans un camp d'été. Sans transition, l'action glisse côté fourneaux, où un meurtre perpétré par un inconnu masqué est inlassablement répété, scène révélant peu à peu les trucages au liquide rouge des films d'horreur. Le grand-guignol visuel est efficace, souvent drôle. Mais dans quel but ? Il ne suffit pas qu'une mini-conférence tente une analyse de l'engouement suscité par ce genre pour donner à tout cela une puissance théâtrale. – *E.B.*

Emmanuelle Bouchez

Télérama | Sortir

N°3603 – 30 novembre au 6 décembre 2022

qu'il a écrit et qui relate l'agression homophobe dont il a été victime. Il sait ce que renvoie sa présence sur scène : « *Mon corps queer agit. Il s'affranchit des normes de virilité. Il n'essaie pas de représenter autre chose que ce qu'il est, il ne fabrique pas, il est là. Il apparaît comme un corps à la marge alors qu'il est juste ce qu'il est.* » Qu'il soit gros, maigre, queer, noir, blanc, le corps est la lettre d'un alphabet grâce auquel s'articule la grammaire des scènes. Une lettre manquante et c'est l'ensemble du langage qui défaille. Parce qu'ils collent à leur siècle, les artistes émergents comblent cette lacune : « *Nous sommes une génération qui a des origines sociales ou géographiques disparates. Nous mettons en lumière d'autres récits que ceux des décennies précédentes, qui étaient blanches, masculines et bourgeoises.* » La génération des trentenaires et des quadragénaires insère sur scène des profils,

des sujets, dont les consciences d'aujourd'hui ont à prendre la mesure. « *L'émergence*, ajoute Yacine Sif El Islam, *ça pourrait être une grande convergence des luttes des invisibles.* »

Plus qu'une question de formes disruptives ou d'esthétiques inédites, le neuf, en art, découlerait dans ce cas d'un ancrage citoyen et d'une ambition politique. « *Comment va-t-on au théâtre en 2022? Comment s'y trouve-t-on? Comment imaginer des spectacles plus inclusifs et plus sensoriels?* » s'interroge Anthony Lozano. Membre du Collectif Mind the Gap, qui présente *J'aurais mieux fait d'utiliser une hache*, il refuse de lâcher la main du public. Il s'inspire des films d'horreur pour concevoir un moment de suspense qui joue sur l'attente et l'effroi. Il veut un « *spectateur qui se tienne aux aguets* ». C'est ainsi qu'il se sent émergent. Et pas immergé. — **Joëlle Gayot**

Festival Impatience

| Du 6 au 15 décembre
| Centquatre (19^e), Les Plateaux sauvages (20^e), Théâtre 13 (13^e), Jeune Théâtre national (4^e), Théâtre de Chelles (77), Théâtre Louis-Aragon, Tremblay-en-France (93), Théâtre de Sartrouville (78) | Rens. et rés. : 104.fr
| 6-12 €, passe Impatience (accès à tous les spectacles) 30-35 €.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

LE MONFORT / TEXTE ET MISE EN SCÈNE DU COLLECTIF MIND THE GAP

Publié le 6 février 2023 - N° 307

THÉÂTRE - CRITIQUE

« J'aurais mieux fait d'utiliser une hache » par le collectif Mind the Gap interroge la fabrique du film d'horreur

Avec *J'aurais mieux fait d'utiliser une hache*, le collectif Mind the Gap poursuit ses recherches autour de la notion de frontières. Pour interroger par les moyens du théâtre la fascination qu'exercent les films d'horreur sur ses spectateurs, le groupe met en avant avec humour et subtilité la fabrique du gore.

C'est dans le cadre du festival Impatience 2022 que nous découvrons *J'aurais mieux fait d'utiliser une hache*, la nouvelle création du collectif Mind the Gap. Comme l'indique sa présence au programme de l'événement dédié à la jeune création, ce collectif n'est pas bien vieux. Né en 2014 à l'initiative des comédiens issus du Conservatoire d'Art Dramatique d'Orléans Thomas Cabel, Julia de Reyke, Anthony Lozano et Coline Pilet, rejoints bientôt par Solenn Louër, il affirme pourtant d'emblée avec son dernier spectacle une grande maîtrise scénographique, qui campe une atmosphère aussi horrifique que composite. Éclairé par des traits lumineux rouges, un grand bazar hétérogène et embrumé nous accueille. Presque surréaliste, la cohabitation d'outils divers – parmi lesquels un bon nombre d'exemplaires de l'ustensile éponyme, forcément – avec des barils de faux sang, une cuisine tout équipée ou encore tout un attirail de micros et systèmes son promet un vaste bricolage. Dans *J'aurais mieux fait d'utiliser une hache*, les cinq comédiens excellent en effet à se frotter à la manipulation d'objets et de sons pour revisiter le film d'horreur et questionner la fascination qu'il suscite. Faisant aussi largement appel au théâtre, ils donnent à approcher les mécanismes de la violence cinématographique.

L'envers de la violence

Sans priver le spectateur du plaisir de l'horifique, les comédiens nous le donnent à regarder bien autrement qu'on le fait lorsqu'on veut frissonner devant un bon – ou un mauvais – film conçu à cet effet. Déjà, la composition du spectacle en deux parties très différentes en matière de durée autant que d'esthétique crée une distance, un jeu qui ouvre une brèche au regard critique. En montrant les coutures de son spectacle, et donc en laissant deviner son mode de création, le collectif déplace la fascination pour le gore vers son laboratoire. Lequel se révèle un formidable terrain de jeu théâtral. Court, le premier tableau raconte une histoire de *slasher moovie* – un type de film mettant en scène un tueur masqué qui massacre une bande de jeunes – avec des moyens proches de la fiction radiophonique. Rien de ce que l'on voit ne correspond à ce qui est dit. On retrouve là un des axes de recherche de Mind the Gap, qui avec des créations toujours très différentes – la première était une pièce « musicalo-végétale » sur les possibilités de la création collective, la deuxième une mise en scène du *Mariage* de Gombrowicz – creuse la notion de frontière. Dans la seconde partie de *J'aurais mieux fait*, une scène de meurtre en cuisine clairement inspirée du tube de l'horreur *Scream* est déclinée jusqu'à épuisement du faux sang dont regorge le plateau. En plus de faire apparaître les coulisses du crime, ces variations très drôles finissent par ébranler le schéma traditionnel de la femme assassinée. Le théâtre fait bouger les lignes de l'épouvante.

Anaïs Heluin



Collectif de théâtre Mind the Gap : "Pourquoi nous racontons-nous des histoires d'horreur ?"

Jeudi 29 décembre 2022

▶ ÉCOUTER (44 MIN)



Provenant du podcast

Par les temps qui courent

CONTACTER L'ÉMISSION



Marie Richeux reçoit Julia de Reyke et Coline Pilet, co-fondatrices du "Collectif Mind the Gap" également composé d'Anthony Lozano, Solenn Louër et Thomas Cabel, ainsi que Léa Tarral, dramaturge. Nous les recevons pour leur spectacle "J'aurais mieux fait d'utiliser une hâche".

Avec

- Léa Tarral Dramaturge
- Julia De Reyke comédienne et co-metteuse en scène
- Coline Pilet comédienne et co-metteuse en scène

Le spectacle du collectif "Mind the Gap" jouera les 27 et 28 janvier au Théâtre Georges Simenon à Rosny-sous-Bois puis au Monfort Théâtre du 7 au 18 mars 2023.

Cette création interroge, avec humour, la fascination collective portée aux crimes et récits que l'on s'en fait. Des histoires de meurtres sanglants aux faits divers les plus gores, le spectacle s'inscrit dans une esthétique propre au collectif se jouant du décalage et de l'absurdité, avec toute une exploration sur le plan sonore. C'est le quatrième épisode de l'étrange Noël de France Culture pour "Par les temps qui courent" !

Jouer avec les codes répétitifs de films d'horreur

"Nous avons choisi de jouer avec la répétition dans le spectacle. On voulait travailler sur les variations d'une même scène, qu'une boucle infernale se crée. C'est presque déjà de l'ordre du cauchemar tout en flirtant avec les codes du genre du film d'horreur. Avec ce spectacle on cite plein de choses. C'est aussi tous ces films qui ont façonné notre imaginaire qu'on questionne. Comment on joue avec ça, on les détourne et on s'en empare. C'est à la fois jouissif d'y réfléchir en tant que co-metteuse en scène et en tant qu'interprète. Il y a quelque chose de l'enfance qui surgit." Coline Pilet

Créer des effets spéciaux gores au théâtre

"On avait aussi envie d'explorer la dimension d'artifice et d'artisanat. Dans notre processus de création on parle beaucoup avant d'aller au plateau, on s'accorde sur des idées, des choses à explorer. Cela nous intéressait de nous confronter au tournage et aux coulisses du cinéma. On s'est demandé comment couvrir le plateau de sang ou encore comment résoudre des défis techniques comme quelqu'un qui se fait trancher la gorge. On est allé dans des magasins de jardinage, on a posé des questions à David Scherer qui est spécialiste des effets spéciaux au cinéma. Nous voulions savoir comment faire au théâtre ce qu'on a l'habitude de voir dans les films." Julia de Reyke

Les émotions du public qui circulent en salle

"J'ai l'impression que chaque soir, selon le public en salle, il y a une ambiance qui circule comme une contagion. Peut-être qu'au départ, le public est un peu serré sur sa chaise ou dans son fauteuil. Puis, avec le phénomène de répétition, les gens comprennent que quelque chose est à la fois drôle et angoissant. Au-delà du rire, que se passe-t-il ensuite ? C'est vraiment intéressant quand on est dans le public de sentir la circulation soit de l'effroi, soit du soulagement. Dans le processus aussi on a rajouté de plus en plus de sang car plus il y en a, plus on comprend qu'on est « au-delà de ». Nous avons beaucoup discuté ensemble de l'éthique : quel crime ? Comment le représenter ? Certaines représentations de la violence ne passaient pas." Léa Tarral

Archives

Joe Noël, émission *Les Archives sonores du cinéma français*, Philippe Esnault, 18/05/1978

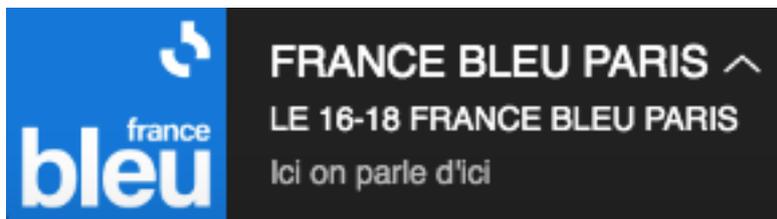
Extrait du film *Scream* de Wes Craven, 1996

Gwenaël Morin, émission *Par les temps qui courent*, Marie Richeux, France Culture, 29/09/2020

Références musicales

Patty Pravo, *La Bambola*

Bird Brain, *Youth of America*



En direct sur France Bleu Paris le mercredi 7 décembre 2022 entre 17h18 et 17h24

Emission le 16 -18 France Bleu Paris, Happy Hour – Côté Culture par Eric Bastien

Interview de Solenn Louër à propos du spectacle J'aurais mieux fait d'utiliser une hache les 8 et 9 décembre au théâtre de Sartrouville dans le cadre du festival Impatience

Famille - Enfants

Le 16-18 de France Bleu Paris

Par Eric Bastien, David Kolski

Du Lundi au Vendredi de 16h à 18h

 **PODCASTS**



Dernier replay (7 décembre 2022)

Happy Hour - Côté Culture

 **Écouter (05min)**

<https://www.francebleu.fr/emissions/l-happy-hour/107-1>



France Bleu Paris - Interview de Anthony Lozano par Eric Bastien
Le 16-18 de France Bleu Paris - Happy Hour - Côté Culture
En direct le lundi 6 mars 2023 à 17h20

<https://www.francebleu.fr/emissions/l-happy-hour/107-1>



Le 16-18 de France Bleu Paris

DERNIER REPLAY

Happy Hour - Côté Culture

Le 6 mars 2023



05 min



Interview d'Anthony Lozano et de Solenn Louër , le mercredi 15 mars dans la seconde partie de l'émission « La Loi des séries » sur VL Média animée par Alexandre Letren.

Diffusée le vendredi 17 mars 2023 à 18h

« Dans la seconde partie, hommage aux slashers avec une pièce des plus originales : **J'aurais mieux fait d'utiliser une hache**, qui s'apprête à partir en tournée un peu partout. Deux des acteurs, **Solenn Louër et Anthony Lozano**, sont avec nous pour en parler. »



<https://www.youtube.com/watch?v=erSMYDFDCZs>

Curseur : de 25'38 à 43'30



 **LA RADIO DU CINÉMA** 3 h · Sartrouville · 🌐 ⋮

Du cinéma sur scène ? **LA RADIO DU CINÉMA** vous recommande une pièce de théâtre présentée comme si le spectateur assistait à un film joué en direct sous ses yeux.

"J'aurais mieux fait d'utiliser une hache"
Mise en scène et interprétation Thomas Cabel, Julia de Reyke, Solenn Louër, Anthony Lozano et Coline Pilet

Dans cette création collective et burlesque, avec un art incomparable pour le bruitage, le collectif Mind the Gap bousculent les codes du Grand-Guignol, en empruntant... **Voir plus**
— à Théâtre de Sartrouville et des Yvelines-CDN.

Announce : <https://radioducinema.com/>
<https://www.facebook.com/radioducinema/photos/a.418012584924213/5767199366672148/?type=3>

Patrice Caillet



J'AURAIS MIEUX FAIT D'UTILISER UNE HACHE : HOMMAGE AU SLASHER MOVIES DES 80'



© 06 JANVIER 2023 À 07H30

CRÉATION DU COLLECTIF MIND THE GAP, J'AURAIS MIEUX FAIT D'UTILISER UNE HACHE EST UNE PIÈCE EMPRUNTANT AU CINÉMA D'HORREUR SES CODES ET SES RÉFÉRENCES. MIS EN SCÈNE ET INTERPRÉTÉ PAR THOMAS CABEL, JULIA DE REYKE, SOLENN LOUËR, ANTHONY LOZANO ET COLINE PILET ; LA PIÈCE EST UN APPEL À LA MÉMOIRE ET À NOTRE IMAGINATION, JOUANT AVEC LES SENSATIONS ET LES PERCEPTIONS.

Après deux représentations les 8 et 9 décembre 2022, la pièce revient les 27 et 28 janvier 2023 au théâtre Georges Simenon à Rosny sous Bois, suivi des 7 et 18 mars, cette fois-ci à Paris au théâtre Montfort.

Synopsis : *J'aurais mieux fait d'utiliser une hache* revisite le film d'horreur en mettant à jour ses mécanismes et procédés de fabrication, à la fois mise à nu et mise à distance de la violence.

J'AURAIS MIEUX FAIT D'UTILISER UNE HACHE

mise en scène et interprétation : Thomas Cabel, Julia de Reyke, Solenn Louër, Anthony Lozano et Coline Pilet

administration/production : Margot Guillem

dramaturgie : Léa Tarral

création sonore : Estelle Lember

création lumière : Quentin Maudet *scénographie/costumes* : Clémence Delille

Durée : 1h05

Les dates :

- 8 / 9 (21h/19h) décembre 2022 - Festival Impatience -
CDN DE SARTROUVILLE (Mise en place d'une navette aller / retour Paris Sartrouville)
- 27 / 28 (14H30 / 20h30) janvier 2023- Théâtre Georges Simenon Rosny sous Bois
- 7 au 18 (19h30) mars 2023- Le Monfort – Paris

Sylvain Ménard

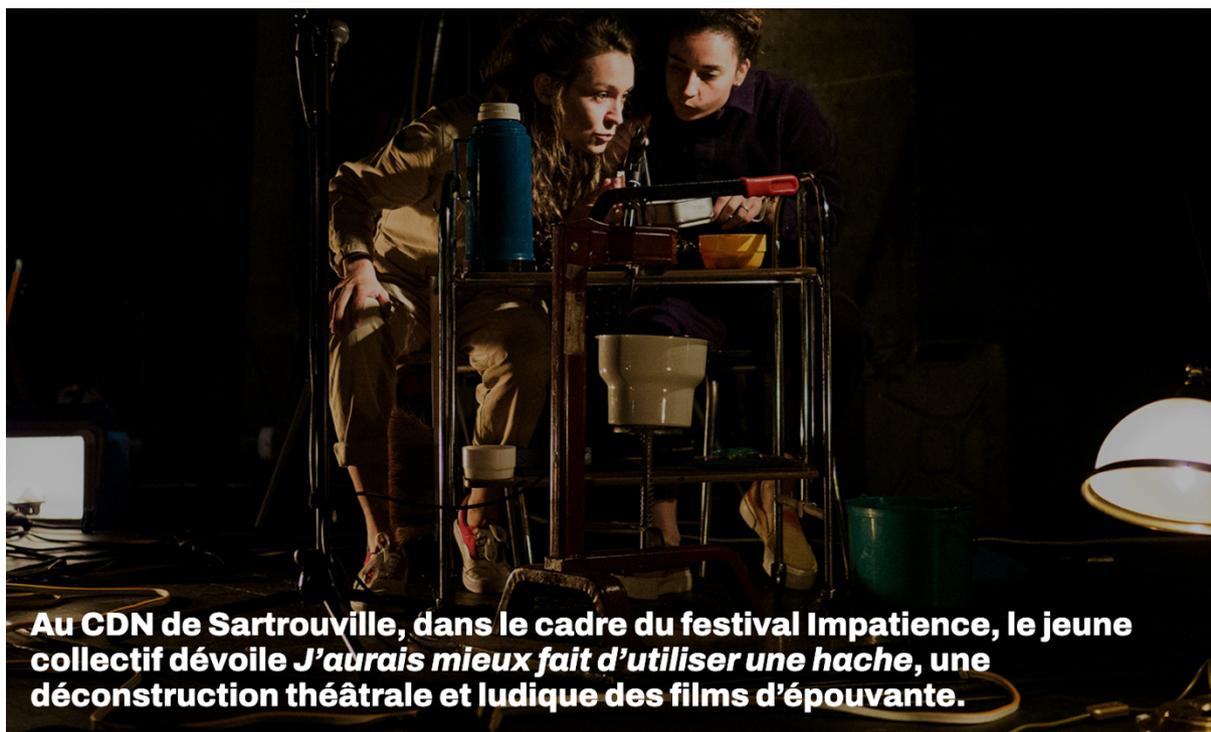
L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

CRITIQUES

Le collectif Mind The Gap découpe à la hache le cinéma d'horreur

15 décembre 2022



Au CDN de Sartrouville, dans le cadre du festival Impatience, le jeune collectif dévoile *J'aurais mieux fait d'utiliser une hache*, une déconstruction théâtrale et ludique des films d'épouvante.

Le pouvoir de fascination exercé par le cinéma d'horreur fait rarement l'objet d'appropriations scéniques, comme si les mécaniques de la terreur n'étaient pas une affaire de théâtre. Rares sont ceux qui parviennent à recréer à la scène des ambiances de films de genre. *Ils nous ont oubliés* de **Séverine Chavrier**, avec son ambiance glauque de forêt nocturne, ses bruits inquiétants et ses coups de hache dans les murs, constitue un des rares exemples récents en la matière. Dans *J'aurais mieux fait d'utiliser une hache*, le collectif **Mind The Gap**, lui, fait du genre horrifique l'objet d'une dissection au plateau, sur une scène transformée en atelier, en s'attaquant directement par la technique cinématographique — le doublage, la répétition des prises.

Dans les codes du genre

Camp Scott, 1977 : seul un panneau à l'avant-scène permet de situer la première partie du spectacle dans ce contexte probablement étasunien. Le reste du décor est sonore. Dans un studio de bruitage installé sur scène, les interprètes dressent un paysage de bruits et de chuchotements. Les campeurs installent les tentes, se font peur pour rigoler, avant de basculer dans l'horreur.

Convoquer les codes des genres qui travaillent sans cesse à leur propre examen, par auto-citations et *remakes* à tours de bras, n'est pas une proposition révolutionnaire ; toutefois, on s'amuse à reconnaître les lignes de quelques grandes références du cinéma d'horreur, entre *La colline à des yeux* et *Evil Dead*.

La deuxième partie du spectacle donne à voir une scène tout aussi typique, très *Scream* : une jeune femme, seule dans sa cuisine, après un appel des plus banals, reçoit un coup de fil où une voix caverneuse masculine lui fait comprendre qu'elle est observée. « À tout de suite », dit l'inconnu en raccrochant, puis une ombre encagoulée surgit aussitôt pour assassiner l'innocente. Première prise, puis deuxième, troisième, etc. : au fur et à mesure à mesure qu'elle est rejouée sur scène, la séquence se décompose, laisse apparaître ses fils et la mécanique se grippe, dévoilant la méticuleuse fabrication derrière l'art de la surprise que constitue le cinéma d'horreur.

Horreur méta

Mind The Gap, collectif né des bancs du conservatoire d'Orléans, réunit aujourd'hui cinq comédiens revendiquant de prendre part à égalité à la mise en scène de leurs spectacles. Ceux-ci font partie des découvertes du festival Impatiences, grand rendez-vous francilien de la création émergente. Très théorique, reposant presque exclusivement sur son idée « méta », *J'aurais mieux fait d'utiliser une hache* pourrait gagner en incarnation (le plateau, certes ingénieux, est trop propre) et donner ainsi davantage d'épaisseur à un genre dans lequel les ambiances sont clé.

On aimerait finalement en découvrir davantage, au-delà du jeu structuraliste, du regard et de la sensibilité de ces artistes. D'autant que les cinq interprètes et auteurs (**Thomas Cabel, Julia de Reyke, Solenn Louër, Anthony Lozano et Coline Pilet**) forment un ensemble charismatique. La tournée qui attend la pièce devrait déjà donner plus d'aisance à cette proposition hors des cadres. Et même si l'on n'y sursaute pas (ce n'est pas le but de ce film d'épouvante déconstruit), *J'aurais mieux fait d'utiliser une hache* peut se targuer de pousser le jeu jusqu'au bout et de faire atterrir avec succès tous ses gags, jusqu'au plus gore.

Samuel Gleyze-Esteban

Un Fauteuil pour L'Orchestre

J'aurais mieux fait d'utiliser une hache, création du Collectif Mind the Gap, au Théâtre Montfort

Mar 15, 2023 | Commentaires fermés sur J'aurais mieux fait d'utiliser une hache, création du Collectif Mind the Gap, au Théâtre Montfort

ff Article de Denis sanglard

Connaissez-vous le « slasher movie » ? Film d'horreur comprenant un tueur toujours masqué, ou au choix défiguré, une bande de jeune ados dézinguée à l'arme blanche, particulièrement la nuit. Appliquant ça au théâtre dans la plus pure tradition du feu Grand-Guignol, le collectif orléanais Mind the Gap sème la terreur au Théâtre Montfort. Enfin presque, c'est surtout la mécanique et le procédés de fabrication qui sont mis à nu ici. Création en deux parties jubilatoires, un jeu de massacre saignant à point où l'on hurle, de peur comme de rire.

Première partie, une fiction radiophonique, il est donc recommandé ici de fermer les yeux pour que nous gagne lentement et sûrement l'effroi. Les acteurs réalisent en direct et au micro dialogues et bruitages, usant d'objets et de matières divers et variés, du parapluie à la bande magnétique, peau de chamois et eau ... Si donc on ne voit rien que ce fourbis qui encombre le plateau, on imagine aisément et nous voilà plongé dans un camps de scouts, aussi terrorisés et affolés que les spectateurs par la disparition d'un des leurs et le silence d'une nuit déchirée de bruits hostiles, de pas feutrés et d'une continence sifflotée -allez savoir pourquoi elles sont toujours en ces circonstances sifflotées- « dans la troupe, il n'y pas de jambe de bois... » On ne saura rien de la fin de cette histoire chuchotée, distillée comme un poison, mais la création réussie de cette atmosphère hostile et glaçante suffit à nous faire comprendre que tout ça risque de mal finir.

La seconde partie se passe dans une cuisine, une jeune fille coupe des carottes, cherche son chat. Le téléphone sonne, personne au bout du fil. La jeune fille raccroche. Le téléphone sonne de nouveau, c'est un homme qui appelle. La jeune fille raccroche. L'homme rappelle... Avant de surgir, visage masqué, brandissant un poignard. Le sang gicle, la jeune fille meurt horriblement. Mais ce qui pourrait s'arrêter là, n'être qu'une banale scène de crime inspirée du film *Scream*, fait l'objet d'une répétition avec de multiples variantes où le processus de fabrication prend le pas sur la scène elle-même, dans un déchaînement démonstratif de plus en plus fou et hilarant du mécanisme quasi artisanal qui conduit à l'horreur. Litres de sang par seau, musique anxiogène, bruitage étrange, lumière vacillante, voix, le jeu stéréotypé de l'actrice et la silhouette de l'assassin. La scène en elle-même disparaît au profit du hors-champs, des artifices dénoncés, des accessoiristes de plus en plus présent dans cette cuisine étroite, dans une surenchère progressive d'effets qui dénonce et désamorce la fabrique de l'horreur, ce processus malin qui enferme le spectateur dans un cauchemar dont au final il se repaît. On a beau savoir qu'il y a un truc, que c'est pour du faux, on s'attend avec espoir et appréhension au pire qui ne manque pas d'arriver et c'est le même sursaut de frayeur à chaque fois, le même plaisir coupable.

Le collectif Mind the Gap joue habilement sur cette attente des spectateurs, cette sidération pas si innocente que ça. C'est de notre fascination irrésistible et trouble pour l'horreur, faits-divers ou fictions qu'il est question ici et dont il se joue avec un esprit effilé et tranchant. Effet cathartique de la monstruosité révélée comme le théâtre depuis ses origines en fit une règle et que le Grand-Guignol exploita sciemment en exploitant les faits divers les plus sordides ? Surement. La réponse n'est pas dans cette cuisine sanglante où l'innommable le dispute au rire, mais dans l'esprit de chacun des spectateurs renvoyés à ces propres ambiguïtés et contradictions devant sa fascination pour le pire. Et ça, ça fiche vraiment la trouille.

Denis Sanglard

Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps

« J'aurais mieux fait d'utiliser une hache » : saignant !

by JEAN TALABOT

Avant de quitter le navire pour le Rond-Point, Laurence de Magalhaes et Stéphane Ricordel ont abandonné au Monfort quelques pépites bizarroïdes. Cet ovni dédié au *slasher* et au grand-guignol en fait partie.

Il y a des spectacles qu'il faut saluer pour leur simple fait d'exister. Même si inabouti, *J'aurais mieux fait d'utiliser une hache*, par sa bizarrerie, par son ambition, par sa façon d'utiliser le théâtre pour ce qu'il veut ici raconter, est doublement remarquable. Sur le plateau de la Cabane (petite salle du Monfort), il faut imaginer une scène de théâtre qui dévoile ses coulisses et sa régie. Ou plutôt, un plateau de cinéma qui ne cache pas son « hors-champ », de la cabine des éclairagistes au studio de bruitage.

Le premier acte commence par une fiction radiophonique dont l'intrigue prend place lors d'un camp scout aux Etats-Unis dans les années 70. Il suffirait de fermer les yeux, l'histoire serait parfaite. Mais quelques éclairages diffus nous laissent apprécier le travail de bruitage des comédiens, qui s'aident de mille et un objets de tous les jours. Le jeune collectif Mind the Gap nous rappelle d'où vient notre fascination pour l'histoire d'épouvante : des enfants en pleine nuit autour d'un feu de camp, ou sous la tente. Une lampe de poche et un halètement rauque suffisent à exciter l'auditoire.

Le second, plus visuel, rejoue jusqu'à l'épuisement, et jusqu'au dérèglement de toutes les règles narratives et techniques, une scène type *slasher movie* des années 70 (ces tueurs en série masqués qui déciment une bande de jeunes). Le dernier, une parodie d'émission de radio intello, est un bijou d'écriture et de jeu. Rouages d'une mécanique de grande précision, les cinq comédiens n'oublient pas de prendre du plaisir sur scène. On n'en dira pas plus sur les procédés utilisés, parce qu'ils font tout le sel et le propos du spectacle. C'est magnifiquement artisanal et redoutablement intelligent dans sa manière d'utiliser beaucoup de moyens mais peu d'argent.

Le jeune collectif Mind the Gap fait le lien entre un genre théâtral éteint, le Grand-guignol, et le film d'horreur des années 70, qui a conditionné tout un pan du 7e art. Il nous décortique le procédé de l'illusion – à quels moments fonctionne-t-elle ? – pour rendre hommage à ces deux arts de la tromperie que sont le théâtre et le cinéma. Dans les deux cas, l'hémoglobine gicle par hectolitres. Ici, nous ne sommes pas déçus.

Jean Talabot

DÉTECTIVES SAUVAGES

vers la jeune création

***J'AURAI MIEUX FAIT
D'UTILISER UNE
HACHE***

conception

MIND THE GAP

Vu au Théâtre de Sartrouville et des Yvelines - CDN, dans le
cadre du Festival Impatience - 9 décembre 2022

“Je suis vraiment morte”

Dans ses lumineuses études sur la tragédie, Hans-Thies Lehmann étudiait la désertion massive de le peur comme émotion tragique dans le théâtre occidental et *a fortiori* sur la scène contemporaine. Sans doute est-ce cette absence qu'a voulu évoquer et réparer le collectif Mind the Gap dans ce spectacle dévoué à la survivance possible d'une horreur proprement théâtrale.

Capable d'hyper-réalisme quand elle représente une cuisine contemporaine aux néons inquiétants, et d'épure suggestive quand elle fait de la scène une clairière nocturne (où un groupe d'ami.e.s, dans la veine des *slashers*, joue à se faire peur en donnant aux bruits bien plus d'ombres qu'il n'en ont), la scénographie de Clémence Delille matérialise à elle seule la frontière entre *reenactment* cinématographique et opération scénique sur laquelle évolue judicieusement Mind the Gap. La première scène de crime, qui n'échappe à aucun code du genre (l'anonyme au bout du fil, la découpe de légumes annonciatrice de futurs tranchants...) joue autant sur le plaisir de la réminiscence filmique que sur notre attraction régressive pour un suspense cartoonnesque, de pure convention, qui ne dupe plus personne mais que l'on se sent ravi.e d'épaissir.

La répétition de la séquence (saluons la grande précision de l'actrice et de la technique dans cette opération), permettant comme on s'y attend une réversibilité progressive du crime, peut sonner comme une allusion aux boucles temporelles de certains films d'horreur (comme *Happy Birthdead*) qui montrent la revanche progressive de jeunes femmes assassinées. Mais cette répétition-variation est un processus surtout théâtral qui nous confronte à notre attraction insatiable et presque inexplicable pour les plaisirs de l'horreur : la répétition a beau sur-exhiber et effiloche des ficelles scénaristiques de bas étage, nous jouons d'autant plus au jeu du grand frisson. Le désir de l'horreur semble d'autant plus grand quand reculent ses effets primaires et efficaces.

C'est à notre jolie névrose (ce « goût de l'horreur en chacun de nous »), voire à notre métaphysique spectatorielle que le collectif Mind the Gap parvient ainsi, sans en avoir l'air, à nous ramener. La parenthèse discursive du spectacle, où les films d'horreur sont recontextualisés dans l'histoire américaine et rendus à leur force socio-critique, convoque à cet égard l'allégorie platonicienne d'une humanité à la fois fascinée et révoltée par l'horreur. Cette strate théorique aurait sans doute pu densifier davantage le spectacle si la dramaturgie s'était agencée autrement. Mais nous regrettons surtout que Mind the Gap reste au bord de la promesse théâtrale de son projet. Alors qu'il est fait allusion à la possibilité d'une horreur plus suggestive, plus intérieure, se nichant dans l'invisible que le théâtre parvient ontologiquement à sécréter (celle qu'on entrevoit fugacement à la fin du spectacle, où la salle est tremblée par un chœur d'enfants tapis au lointain), le spectacle reste quant à lui trop amoureux de ses souvenirs filmiques pour réveiller la spécificité terrifiante de son médium, pour réellement transcender l'exercice citationnel, et pour façonner, comme l'exprimerait Lehmann, une réelle *esthétique de l'horreur* qui dépasserait la simple exhibition de ses coulisses. Regrets dramaturgiques qui n'enlèvent rien à la précision formelle et au réel potentiel populaire d'un spectacle qui a le grand mérite de réaffirmer un imaginaire émotionnel trop congédié par la scène contemporaine.

Pierre Lesquelen

Seuil / J'aurais mieux fait d'utiliser une hache : Décryptages de la violence

Posted by *Émilie Ade* on samedi, décembre 10, 2022 · [Leave a Comment](#)

Le CDN de Sartrouville accueillait cette année deux propositions du Festival Impatience, un rendez-vous annuel qui veut mettre en lumière les créateur·rices de la scène théâtrale émergente. Les 8 et 9 décembre, nous pouvions assister aux deux spectacles *Seuil*, de la compagnie Les Grandes Marées, et *J'aurais mieux fait d'utiliser une hache*, du Collectif Mind The Gap. Dans des registres radicalement différents, ces propositions font toutes les deux état d'un questionnement fort autour de la violence et de son pouvoir de fascination, sa répétition et sa présence insidieuse dans tout ce qui construit notre réel.

Sur le grand plateau du théâtre de Sartrouville, le collectif Mind The Gap met le bazar : il y a des câbles, des outils, des échelles, des micros, des barils de faux sang, des haches suspendues au plafond... Et même une cuisine entière, avec son frigo, ses carottes, ses casseroles, sa bouteille d'huile d'olive, sa planche et son couteau. Tous ces accessoires sont pourtant méthodiquement organisés et utilisés au cours du spectacle : dans une première partie, les cinq interprètes nous proposent une fiction bruitée et chuchotée, mettant en scène un campement de scouts dans la forêt. Chaque bruit y est produit et enregistré par un élément différent du plateau dans une semi-pénombre, allant des outils aux corps des comédien·nes, nous plongeant avec relief dans cet imaginaire inquiétant de la forêt et des histoires que l'on y raconte. À ce premier univers répond celui du *slasher movie* dans une deuxième partie, une autre manière d'envisager l'horreur. Le Collectif Mind The Gap reprend les codes de ce genre cinématographique à part, en recréant une scène typique de « meurtre dans la cuisine », qui se répète en boucle pour mieux identifier avec humour tous les mécanismes de cette violence qui repousse et fascine.

L'espièglerie du réel

Thomas Cabel, Julia De Reyke, Solenn Louër, Anthony Lozano et Coline Pilet, tous·tes formé·es au Conservatoire d'art dramatique d'Orléans, nous livrent avec *J'aurais mieux fait d'utiliser une hache* un spectacle imaginaire et inédit, qui se présente comme une interrogation autour de la violence et l'horreur, et de ce qu'elles disent de nous. Le plateau est leur laboratoire, où chaque accessoire a son importance et où la mécanique est bien huilée. Malgré la semi-pénombre qui enveloppe la première partie, on sait que ce que l'on voit n'est pas ce que l'on entend : les murmures de la forêt sont des papiers qu'on froisse, les bruits de pas sont des biscuits qu'on mastique, la pluie un parasol qu'on arrose au-dessus d'un micro, etc.

Tout est d'une très grande précision, et l'on prend un certain plaisir à recevoir et analyser chaque son et chaque image, pour essayer de comprendre ce qui se présente à notre perception. Le spectacle se construit avec une grande ingéniosité, en interrogeant tous les aspects de ce qui s'avance comme le « réel » : on est d'abord transportés dans une forêt auditive et imaginaire, mais bien saisis par le petit frisson des souvenirs inquiets de notre enfance.

Le réel se décortique également dans cette mécanique de répétition qui agence toute la deuxième partie mais sans jamais s'essouffler. Le bruitage est toujours présent : c'est maintenant le tranchage des oranges qui figure les multiples coups de couteau reçus par la victime dans sa cuisine. Cela s'accompagne d'interférences visuelles et sonores, qui déroutent de plus en plus la perception et réussissent à nous plonger dans un certain saisissement, même si l'on finit par connaître la scène par cœur.

Les interprètes apparaissent ici comme des *yokai*, ces créatures japonaises surnaturelles et malicieuses qui influencent la vie quotidienne des êtres humains, en leur jouant parfois de mauvais tours. Entre chaque scène, les comédien·nes réagencent le plateau dans le noir afin de préparer la variation suivante, mais en altérant des éléments : les accessoires se déplacent, les comédien·nes changent de rôle, le tueur ne retrouve plus son masque... Toutes ces anomalies qui, de manière presque scientifique, enlèvent ou ajoutent des éléments à la scène de référence nous poussent à nous demander à chaque fois : et là, ça me fait peur ?

D'où vient la menace ?

Cet hommage au cinéma et à la fabrique de l'horreur dans la culture populaire se dévoile de manière littérale à travers une scène désopilante de fausse émission de radio, mettant en scène deux cinéphiles débattant autour de ces mêmes sujets. Cette scène parodique permet de prendre de la distance face à la sur-analyse dans laquelle on se loge parfois au cinéma comme au théâtre, oubliant un peu le réel. Mais cela permet aussi de poser les jalons d'un plus large décryptage sociologique et métaphorique de la représentation de l'horreur, comme une menace venant non plus de l'extérieur mais, depuis l'apparition du *slasher movie*, venant de ce qui est nous est familier.

L'héroïne de cette allitération théâtrale, interprétée par Solenn Louër, semble au départ complètement dominée par ces meurtres répétés dont elle est victime. Quel que soit le scénario, elle n'échappe pas à la mort finale, même lorsque le tueur est occupé à faire autre chose. *J'aurais mieux fait d'utiliser une hache* nous invite ici à réfléchir au statut de victime et au fait que l'on ne peut pas s'en détacher, si l'on respecte les carcans habituels des fictions de ce type. Pourtant, ce personnage finit par s'émanciper de sa propre fatalité : les rôles s'inversent et, dans une vengeance tranchante, la victime reprend le pouvoir.

Ce spectacle ouvre la possibilité de de changer le scénario : on dépasse aujourd'hui la fascination et la répulsion pour ce type de violence dont on reconnaît les codes que l'on a vus des centaines de fois, même si on les reçoit à la fois avec humour et tendresse, comme le fait le Collectif Mind The Gap. La question se pose alors : d'où vient la menace aujourd'hui ? Qu'est-ce qui nous fait vraiment peur ? Le spectacle se termine sur une image captivante et déroutante, celle d'un plateau vide où seul un nuage de fumée évolue, et avance lentement et dangereusement vers nous. C'est peut-être ça, l'horreur : ce qui n'est pas vraiment visible mais ce dont on commence à sentir les effets. Ce qui fait vraiment peur aujourd'hui, ce n'est plus la violence des *serial killers* et des armes blanches, mais celle qui se sait sous-jacente, impalpable, systémique, diffuse et insaisissable.

Les spectacles *Seuil* et *J'aurais mieux fait d'utiliser une hache* utilisent intelligemment tous les deux des détours fictionnels et humoristiques pour interroger avec un grand sérieux le magnétisme de la violence et son omniprésence dans nos vies. Dans un cas comme dans l'autre, on envisage sa dimension répétitive et la nécessité de penser autrement, de changer la fin des histoires. Réinventer les représentations et les discours de la violence, auxquels nous nous sommes habitués pour ne plus avoir à la regarder en face, c'est le pari que se fixent ces deux compagnies qui font ainsi de la création émergente un vrai lieu de redéfinition du réel.

Emilie Ade



Dany Toubiana / Mars 2023

J'aurais mieux fait d'utiliser une hache

Texte et Mise en scène : Collectif Cie Mind the Gap

"J'aurais mieux fait d'utiliser une hache", le titre de la pièce à lui tout seul, est déjà un programme des plus suggestifs. La mise en scène et l'interprétation établies par l'ensemble du collectif Mind The Gap nous conduit, par des chemins multiples et transgressifs, dans l'exploration des films d'horreur...

Attention au vide !

Le nom de la compagnie est Mind the Gap. C'est aussi une expression anglaise utilisée pour la première fois en 1969 et devenue un symbole du métro de la capitale britannique. Elle peut se traduire par « Attention au vide ! » et fait donc référence à l'écart, parfois relativement grand, entre le métro et le bord du quai dans certaines stations courbes du métro. Le nom de la compagnie indique déjà le cheminement suivi par cette bande de joyeux lurons qui adorent explorer des chemins théâtraux escarpés et inédits tant dans la mise en scène que dans l'interprétation. Nous voilà au bord du gouffre et prêts à plonger dans le vide!... Dès l'entrée dans le théâtre, les contours disparaissent dans la fumée qui envahit le plateau et la salle, des cordons de lumière jaune et rouge se détachent sur la scène. Sombre, elle semble envahie d'un capharnaüm d'objets qu'on distingue mal. Des souffles, des craquements, les murmures d'une forêt et de ses animaux se font entendre. Dans l'ombre, posée sur un canapé au premier plan une pancarte où on peut lire "Camp Scott 1977". Une voix d'enfant raconte, un autre rit... Nous voilà plongés en premier lieu dans l'univers du conte, mais aussi dans celui des films d'horreur où veille et siffle l'homme à la hache... Dans ce vide sidéral où règnent des bruits indéfinissables, tout peut arriver !... On finit par quitter la forêt et par se retrouver dans la cuisine fermée et "sûre" – en apparence – de Jeanne qui discute au téléphone avec son amie Stéphanie !...

Du théâtre de Grand Guignol au *slasher-movie*

Avec *"J'aurais mieux fait d'utiliser une hache"*, la Compagnie Mind the Gap signe son troisième spectacle et s'aventure avec beaucoup d'imagination et de précision dans l'exploration du cinéma de genre. Ici le film d'horreur, le *slasher movie*, sous-genre né aux États-Unis dans les années 1970 et qui marque la fin des années hippie. Dans le *slasher-movie*, un tueur défiguré ou masqué assassine, un par un, les membres d'un groupe de jeunes, principalement la nuit, le plus souvent à l'arme blanche, comme dans *"Massacre à la tronçonneuse"* ou *"Scream"*. Sur la scène du théâtre Monfort, dans sa cuisine Jeanne prépare son repas. Dans l'ombre, un homme guette et va la tuer.

Les modalités de l'exécution varieront pour aboutir toujours au même résultat : la mort de la jeune femme. Comme dans le théâtre de Grand Guignol, on utilise des litres de faux sang et la situation est souvent drôle. Cette référence au Grand Guignol est bousculée par celle qui fait intervenir les références cinématographiques des *slasher movies* : un bruit insolite dans la maison, le chat qui ne revient pas, l'ampoule qui s'éteint, un coup de téléphone... La mise en scène – créée par l'ensemble des acteurs- se construit autour de deux univers. Le premier est construit comme une fiction radiophonique dans une forêt où campent des jeunes scouts. Les bruitages se font en direct et révèlent leur construction archaïque à la vue du public. Le silence de la forêt se peuple de bruits étranges fabriqués par des parapluies ou des brosses que l'on frotte, des sons dans le silence, l'inquiétude qui se noue quand quelqu'un que l'on ne voit pas siffle dans le lointain le familier *"dans la troupe, y'a pas d'jambe de bois..."*. Quelque chose va avoir lieu, mais quoi ? L'imaginaire collectif autour de la forêt fait référence aux contes du soir. Changement d'ambiance pour la suite qui se déroule dans un coin du plateau. Le décor représente une cuisine dans un appartement banal où une jeune femme prépare son repas. À vue, la tension monte malgré la familiarité du décor. Le meurtre de la jeune femme constitue la seconde partie de la pièce. Ici se dévoilent les ressorts de la fabrication du film d'horreur. Sont mis en avant les "dessous" du meurtre fabriqués par l'assassin – la surveillance par la fenêtre sans être vu, les menaces et enfin le crime "en direct" qui se déroule selon une mécanique prévue, sous les yeux d'un public qui s'y attend. Les différentes variations du crime font partie de cette tension, même si le résultat est connu d'avance.

La mise à distance et l'analyse

"De façon décalée et en s'appuyant sur le comique de répétition, soulignent les créateurs du spectacle, "J'aurais mieux fait d'utiliser une hache", sollicite l'imaginaire du spectateur via une omniprésence du son qui joue sur nos peurs pour mieux les mettre à distance et en rire" La dernière partie de la pièce revient pour les comédiens et les auteurs du film à répondre à une interview. Se détricotent alors les principes narratifs du théâtre et de la fabrication du film. La scène du théâtre disparaît pour s'affirmer comme un plateau de cinéma encombré de fils et de caméras. Apparaît aussi la réalité de la fabrication d'un film : on l'oublie, mais toute la technique mise en place pendant le tournage disparaît seulement lorsque le film monté et mixé est projeté sur l'écran. La pièce se transforme ici en un théâtre de genre nouveau où se télescope le théâtre de Grand Guignol et la fabrication d'un film d'horreur. Au-delà du comique des situations qui met la peur à distance, naissent des questions. Et avant tout celle-ci qui en est le centre : Qu'est-ce qui nous captive dans ces récits de violence qui aboutissent aux films d'horreur ? La férocité nous dépasse parfois, mais il reste avant tout la jubilation de raconter des histoires même si elles nous font peur. De fait, le récit de ce cinéma raconté sur la scène de théâtre nous conduit à nous interroger et à décaler la fascination qu'il exerce. Il devient alors un objet de réflexion esthétique qui brouille les frontières entre le réel et la fiction.

Le résultat sur le plateau est parfois dérangeant. La réflexion qui a conduit à la création de cette pièce est intelligente, approfondie et fait de Mind the Gap une compagnie dont le travail mérite d'être suivi.

Dany Toubiana

Festival Impatience : « J'aurais mieux fait d'utiliser une hache » par le Collectif Mind The Gap

par Laurent Schteiner | 12 Déc 2022

Le Festival Impatience nous a récemment offert une fort jolie proposition au Théâtre de Sartrouville, *J'aurais mieux fait d'utiliser une hache* par le Collectif Mind The Gap. Ce spectacle complètement déjanté nous fait pénétrer dans l'univers des films d'horreurs. Présenté comme une parodie de genre, ce spectacle inclassable ne peut soulever qu'hilarité et bonne humeur tant le propos brille par son originalité.

Ce spectacle débute en nous présentant les coulisses des bruitages opérés lors du film d'horreur, mondialement connu, *Le Projet Blair Witch*. Ce film se déroule en forêt où de jeunes campeurs passent la nuit. Du plateau, les sons du film nous parviennent alors que les comédiens sur scène transformés pour l'occasion en bruiteurs en agrémentent les séquences. Puis, ce clin d'oeil au cinéma d'horreur se poursuit avec le cultissime *Scream*. Ce film raconte les attaques au couteau perpétrées sur de jeunes femmes isolées dans de vastes demeures par un jeune homme vêtu d'une vareuse et d'un masque noirs. Cette scène est répétée à l'envie entre comédiens, accessoiristes et bruiteurs en procurant à chaque fois une hilarité grandissante à mesure que la séquence dérape. Si les accessoiristes et les bruiteurs sont le plus souvent à la peine, les comédiens n'échappent pas à cette règle créant un parfum burlesque qui gagne l'ensemble des spectateurs.

Ce spectacle original, inclassable et drôle concourt à démystifier les films d'horreur en nous plongeant dans un pastiche des films d'horreur. Présenté avec un humour décalé, ce spectacle se veut avant tout un hommage à ce cinéma de genre. De tout temps, l'enfant a toujours adoré qu'on lui raconte des histoires. La caractéristique majeure de ces contes narrés dès l'enfance réside avant tout dans leur cruauté. Les films d'épouvante en sont *ex nihilo* le pendant naturel pour l'adulte. Mettant à nu les codes du genre et détricotant les mécanismes narratifs, le Collectif Mind The Gap, à l'occasion de ce festival, nous a concocté un savoureux cocktail d'humour horrifique au parfum d'hémoglobine et servi bien frais.

Laurent Schteiner

« J’aurais Mieux Fait D’utiliser Une Hache », Collectif Mind The Gap, Monfort Théâtre

Massacre à l’économe

Par Bénédicte Fantin

Les Trois Coups

Pour son troisième spectacle, le collectif Mind the Gap joue à nous faire peur. En dévoilant le hors champ de la fabrication de l’horreur, les comédiens laissent la place à la réflexion et à l’humour.

Le public s’installe dans une atmosphère sépulcrale. Un bric-à-brac intrigant attend la venue des cinq comédiens. Leur entrée donne sens à ces objets éparpillés : la première partie du spectacle se concentre sur le travail des bruitages. À grand renfort de papier bulle et de fermeture éclair, les comédiens-bruiteurs recréent avec inventivité et précision l’ambiance d’un camp scout passant la nuit en forêt. Le recours à la fiction sonore insuffle la distance nécessaire pour surmonter l’angoisse de la situation inspirée d’un fait divers survenu aux États-Unis en 1976. Surtout que la mise en scène nous en dévoile les artifices.

La deuxième partie du spectacle s’ouvre sur une scène tout droit tirée d’un *slasher movie**. Alors qu’elle épluche ses carottes, une femme seule dans sa cuisine reçoit les coups de fil insistants d’un inconnu... Le ressort comique qui désamorce l’horreur tient cette fois à la répétition *ad nauseam* de la scène de massacre en y insufflant, à chaque fois, des variations dans un crescendo jubilatoire vers l’absurde. En décalant les codes cinématographiques du film de genre, ancrés dans l’imaginaire collectif, le collectif joue avec les attentes du public.

Aux litres de faux sang, succède l’ambiance ouatée d’un studio de radio. La dernière séquence du spectacle parodie un entretien digne de France Culture entre une journaliste et deux invités spécialisés dans la transposition de l’horreur en art. En même temps qu’ils s’amuse à reproduire le phrasé et les tonalités caractéristiques de l’émission radio, les comédiens soulèvent, via ces personnages fictifs, les éléments de réflexion qui ont motivé leur spectacle.

Entre fascination et répulsion

Par le biais du détournement, le collectif interroge notre rapport ambivalent à l’horreur. Ce mélange de dégoût et d’attraction qui nous pousse à voir, malgré l’effroi suscité par les images. La fausse émission radio qui clôt le spectacle rappelle qu’il s’agit d’un thème ancien. Platon rapporte l’anecdote de Léontios dans *La République*. Passant devant des cadavres qui gisent au lieu des exécutions publiques, ce dernier est tiraillé entre son désir de regarder et sa profonde aversion pour ce charnier. Il cède finalement à l’envie de voir l’horreur en face et, en ouvrant grand les yeux, il aurait dit : « *Voilà pour vous, génies du mal, rassasiez-vous de ce beau spectacle !* ».

La réflexion ne prend heureusement pas ici la forme d’une thèse didactique, mais relève davantage de la tradition de la catharsis héritée du théâtre grec. Le plaisir pris à la représentation de l’épouvante questionne notre besoin de transformer nos angoisses en fables collectives. *J’aurais mieux fait d’utiliser une hache* est avant tout un hommage à l’art de transposer le réel et son lot de violence en fiction. Car en dévoilant l’artisanat, le collectif nous parle avant tout de la joie de fabriquer un spectacle.



THÉÂTRE

J'AURAIS MIEUX FAIT D'UTILISER UNE HACHE. SUR L'ÉCRAN SANGLANT ET NOIR DE NOS ANGOISSES ET DE NOS PEURS...

12 DÉCEMBRE 2022

Se faire peur est un grand classique de madame-et-monsieur-tout-le-monde. Entre références aux faits divers et aux films d'horreur, ce spectacle dévoile les ficelles de la fabrication de la terreur dans une mise à nu réjouissante et pleine d'humour.

Les histoires sordides ont le vent en poupe et les journaux et magazines regorgent de violences en série, d'assassinats gratuits, de familles décimées et de meurtres que l'actualité monte en boucle. Le glauque fait recette tant dans l'actualité qu'au cinéma et dans les nombreuses séries *gore* qui ont leur lot d'addicts inconditionnels. Interroger l'appétence du public pour ces formes diverses de l'angoisse et de la peur, c'est plonger au cœur de nous-mêmes pour interroger leur fonction de reflet en même temps que d'exutoire, mettre en question ce plaisir trouble mêlé d'appréhension qui nous saisit et nous ficelle, victimes consentantes d'un jeu dangereux auquel l'humour apporte une échappatoire salutaire. C'est en interrogeant le rapport aux terreurs cachées, aux phobies et aux peurs de chacun de ses membres que le collectif Mind the Gap nous convie à son jeu de massacre.

Deux fables pour deux registres

Deux décors sont plantés sur la scène encombrée d'objets hétéroclites où voisinent aussi bien des éléments de camp scout que l'intérieur d'une cuisine. La première histoire, inspirée d'un fait divers des années 1970, emprunte à l'imaginaire du conte au coin du feu où bien au chaud et à l'abri, on joue à se faire frissonner en créant un dehors hostile, siège de tous les dangers. Et justement, c'est dans ce monde périlleux que le groupe rejette celui qui ne lui ressemble pas. Mais la plaisanterie sinistre crée du fantasme, la nuit est longue et lorsque l'exclu ne revient pas, l'inquiétude et l'angoisse s'installent... La seconde puise sa source dans le film de Wes Craven, *Scream*, avec son noir fantôme, son tueur psychopathe masqué qui, conformément à la tradition du *slasher movie*, se focalise sur une victime et son entourage et ne cesse, de film en film – on en compte aujourd'hui cinq et un sixième, dont la

promesse est d'atteindre un sommet du *gore*, est prévu en mars 2023 – de poignarder encore et toujours.

Le dévoilement progressif des procédés de fabrication

Dès l'abord, les bruitages sont effectués à vue pour planter le décor. Un tissu qu'on agite reconstitue le vol soudain d'un oiseau, du plastique froissé évoque des pas dans les feuilles. Un filet d'eau qu'on laisse tomber dans une cuvette évoque une rivière, l'eau agitée renvoie aux remous du courant. Le vent souffle avec la respiration, le tonnerre gronde sur une plaque de métal, le son est spatialisé. Peu à peu, nos bruiteurs s'emmêleront volontairement les micros et les sons, intervertissant voix féminines et masculines pour les personnages, débarquant de manière intempestive sur la scène du crime, réduisant à néant toute velléité d'illusion.

De glissement en glissement

On se fait un film à voir le film en train de se faire. La musique joue sa partition d'angoisse, l'obscurité aussi lorsqu'on s'introduit dans la cuisine où une jeune fille épluche des carottes tout en conversant de manière banale au téléphone. Mais voici qu'elle se blesse et on imagine sans peine que le sang qu'elle étanche n'est que le prélude à plus *gore*. C'est alors, bien sûr, que le tueur apparaît. Peu à peu la belle machinerie se dérègle, la conversation téléphonique change, l'ordre des événements se modifie, on grimpe des degrés dans le sanglant, l'attitude de la jeune fille évolue à mesure que les scènes de meurtre, rejouées jusqu'à l'excès, reviennent. On glisse sans coup férir vers le grand-guignol sanguinolent dans une progression d'hémoglobine et de violence à la drôlerie déjantée pour finir en apothéose.

Une pièce toute en clins d'œil

La pièce ne fait pas l'économie des références du *gore* et de son histoire. Dans les années 1930 et le Code Hays, qui avait pour objectif de faire régner la « décence » sur les écrans et pour conséquence de limiter ce qu'on pouvait montrer, le *gore* avait été censuré. C'est au milieu des années 1960, avec l'émergence des baby-boomers et l'aspiration à la liberté qui se fait jour, que des fissures apparaissent. L'engouement populaire pour *Blood Feast* (1963) permet l'essor du genre. L'Amérique est alors en pleine guerre du Vietnam et les mouvements de protestation se multiplient. L'essor du film *gore* va de pair avec la révélation des atrocités commises au Vietnam. Les années 1970 et 1980 consacrent le genre et l'on reconnaît, au fil de la pièce, des clins d'œil aux « classiques » de ces années que sont *Massacre à la tronçonneuse* (1974) où l'outil mortifère devient cocassement couteau électrique ou à *Shining* (1980) dont la hache brandie avec délectation par Jack Nicholson dans le film de Stanley Kubrick occupe le plateau comme une citation...

Aux amateurs de films et de séries *gore*, la pièce offrira pléthore de références et de souvenirs. Aux béotien.ne.s dont je suis, elle conduira à s'interroger, tout en s'amusant beaucoup, sur l'opération d'exorcisme ou de catharsis que représente ce déchaînement cru, sans nuance, où tout est « montré », et sur la magnification ou la dénonciation de la force brute qui en est le corollaire. Dans l'atmosphère de violence latente qui règne aujourd'hui, la déconstruction a des allures de salubrité nécessaire et il importe de ne pas se laisser duper...

Sarah Franck

« J'aurais mieux fait d'utiliser une hache »

| La pulsion scopique a-t-elle sa place au théâtre ?

16 mars 2023

Dans la formule du titre, il y a en jeu toute la distinction qu'Emmanuel Kant (1724-1804) faisait entre « l'Impératif catégorique » du devoir qui commande sans condition et absolument (ex. « Tu ne tueras point ») et par quoi une action morale vaut *en elle-même* et d'autre part « l'Impératif hypothétique » qui impose à une action une condition relative à son but qui seul en fait la valeur. Ce but étant soit technique soit pragmatique. Si on se met à la place de la protagoniste de la pièce, cela donne : *pour en finir plus vite avec mon agresseur qui m'a surprise dans ma cuisine pour m'assassiner sauvagement, « j'aurais mieux fait d'utiliser une hache » au lieu me défendre avec une poêle...* On voit donc que même si la vie de la victime est en jeu en plus de celle de l'agresseur, toute question morale est évacuée au profit d'une question technique : efficacité d'une hache comparée à celle d'une poêle pour trucider quelqu'un.

Sauf que dans le cinéma d'horreur, en particulier dans le « slasher movie » objet théâtral choisi par le Collectif Mind The Gap, la finalité n'est pas seulement technique mais esthétique. On vise le sens étymologique d'*esthétique*, à savoir les sensations, les émotions que l'œuvre suscite ou réveille. Mais de quelle esthétique se réclame-t-on dans un cinéma sachant *slasher* ou « entailler » dans la langue de Molière ? Si la hache de bûcheron est préférable au couteau de cuisine de trente centimètres, c'est que nous sommes dans une esthétique de l'horreur, de l'effroi avec du sang giclant à flots. Plus que la sensation ou l'affect, c'est sur une jouissance pulsionnelle faite à la fois d'attraction et de répulsion que repose cette esthétique ; jouissance désirée mais repoussante, jouissance du regard (ou *scopique*) qui se cache la vue tout en voulant voir comme quand on se voile les yeux d'une main en écartant les doigts !

Ce *plus qu'un simple plaisir* peut-il avoir sa place au théâtre ? Au cinéma, c'est bien la pulsion scopique qui transformant l'œil en zone érogène, est sollicitée par l'horreur jouissive d'une scène associant violence et transgression de la norme morale. Au théâtre, cette pulsion n'a pas sa place car l'œil n'étant pas devant des *images*, le sujet n'est pas voyeur ou invité à fantasmer. Le théâtre se désigne d'ailleurs pas seulement par ce que l'on regarde mais par le lieu d'où l'on regarde. Dans son concept antique, la scène et les gradins sont un seul et même espace intégré. Cela reste vrai aujourd'hui, le public du spectacle vivant est partie intégrante de l'événement théâtre. Il est sollicité comme regardeur de ce qui va lui être donné à voir et à entendre car cela *le regarde*. Le théâtre, salle et scène ensemble est par nature un lieu social voire politique et pas seulement esthétique même si une catharsis s'y produit. Au théâtre, les sens perçoivent une globalité, le spectateur participe comme un témoin à une action ou un ensemble d'actes et son cerveau ne doit pas seulement enregistrer des stimuli jouissifs ; il doit réfléchir pour comprendre ce qui se déroule, pourquoi un tel fait ceci ou dit cela comme s'il était devant une scène réelle de la vie et non pas dans son lit en train de rêver ou cauchemarder, illusion que réalise fort bien le cinéma dans ses salles obscures. Si on force le trait, le cinéma hypnotise alors que le théâtre questionne.

Comment alors rendre l'essentiel du cinéma gore au théâtre ? Le collectif Mind the gap « *attentif aux écarts* » selon la traduction et sur une idée de Julia de Reyke, a su trouver un biais fort intéressant en créant une scène de crime où tous les artifices sont à vue.

Autre innovation absolument capitale, la scène du crime va être répétée plusieurs fois avec à chaque fois une légère différence jusqu'à ce que la violence s'inverse entre la victime et l'agresseur. Le procédé va crescendo jusqu'au moment très théâtral (que l'on ne verra jamais au cinéma) où un comédien accessoiriste décroche une hache située hors scène de crime mais pas hors plateau et la tend à la victime ensanglantée mais enragée pour qu'elle assène un coup fatal à son agresseur en lui fendant le crâne. Ce qui est génial dans le spectacle n'est donc pas ce qui serait une reproduction fidèle mais impossible de l'horreur du *slasher movie* mais la dissection que le dispositif théâtral en propose. Preuve que l'opération de déconstruction fonctionne parfaitement : dans la salle, un groupe de lycéens plutôt consommateurs de ce genre de films reste sur sa faim... Au début on l'entend vibrer et vivre le spectacle, en jouir presque comme au cinéma. Puis la répétition de la scène avec mise à nu des artifices vient désamorcer la pulsion au lieu de l'exciter davantage, l'émoi faiblit sur les gradins. À la fin, le retournement de la violence excite de nouveau ce jeune public mais laisse un trop grand goût de trucage et de « pas vraiment gore » : les entailles par objets tranchants (couteaux ou hache) sont mimées et dissimulées derrière le plan de travail de la cuisine et le côté sanguinolent est parodié par des comédiens accessoiristes arrosant la scène de litres de faux sang...

Chose inouïe, la réussite théâtrale du spectacle consiste dans la mise en échec de l'« effet cinéma » dont il traite. C'est ainsi que ce Grand Guignol baignant dans l'hémoglobine à base de grenadine parvient à provoquer la réflexion sur les mécanismes psycho-inconscients des films d'horreur.

Saluons la performance de tous les comédiens : Thomas Cabel, Julia de Reyke, Solenn Louër, Anthony Lozano et Coline Pilet sont extrêmement actifs et précis dans ce théâtre-dissection donc forcément sanglant ! Mention spéciale pour la scénographie abracadabrantique et parfaitement maîtrisée de Clémence Delille.

Jean-Pierre Haddad



J'AURAIS MIEUX FAIT D'UTILISER UNE HACHE

Qu'on ne cherche pas trop de cohérence dans ce spectacle; ou plutôt si, il y en a une, mais interne. Le titre, d'abord : il ferait référence à ce qu'écrivirent les journaux (« Ils auraient mieux fait d'utiliser une hache ! ») après la première exécution capitale sur chaise électrique en 1980, alors que le condamné se tordait de douleur et mettait un temps infini à mourir.

Ensuite il y a, pour ce collectif fasciné (entre autres) par les films d'horreur, deux faits-divers réels ou fantasmés : une bande de scouts chante dans la forêt jusqu'au drame. Et une jeune femme dans sa cuisine revit en boucle (façon *Un jour sans fin*) une agression pour le moins violente.

Dans ce spectacle court, le collectif *Mind the Gap* s'est fait plaisir. Et pourquoi pas ?

Ouvert aux charmes du bruitage (et l'ayant travaillé), il consacre tout le début du spectacle à l'histoire des scouts : sonore et un peu dialoguée. C'est habile, bien fait et à vue, afin que nul n'en ignore. L'histoire est juste suggérée.

On oublie un peu ce capharnaüm d'objets divers avec des haches pendues un peu partout, pour se concentrer ensuite sur une cuisine où une jeune femme répond à une amie au téléphone, boit un verre de vin et se prépare des carottes. Le premier meurtre est surprenant. Et sanglant.

Ce qui n'empêche pas la même jeune femme, ensanglantée, de reprendre la scène, avec quelques variantes pour finir de la même façon. À la troisième édition, on se lasse un peu. Il y a de plus en plus d'hémoglobine. Le programme de la petite radio est différent. Le dialogue s'enchaîne. Même fin. Puis, d'autres variantes : on croit qu'elle va s'en tirer, elle riposte mais meurt quand même. Un comédien dit le texte de l'amie et une comédienne est le « d'abord mateur puis assassin ».

Ensuite, puisque le spectacle joue sur cette variation d'une scène de crime, on a droit à un mini-débat, à la radio (mais à vue) sur les serials-killers. Intéressant. Nous ne dévoilerons évidemment pas la fin de ce spectacle où le gore le dispute (parfois) au burlesque façon grand-guignol.

Qu'en dire ? sinon que le spectacle peut dérouter : on peut le prendre aussi comme un brillant exercice théâtral.

Au mépris de la nuance et de la psychologie, mais on n'est pas ici pour ça... il a l'inconvénient de ne jouer que sur une corde; Mais l'avantage de se laisser voir sans déplaisir. De faire découvrir, en plus, un univers codé bien maîtrisé et de jeunes comédiennes et comédiens en liberté.

Gérard Noël



froggy's delight

Le site web qui frappe toujours 3 coups

Spectacle du Collectif Mind the gap, mis en scène et interprété par Thomas Cabel, Julia de Reyke, Solenn Louër, Anthony Lozano et Coline Pilet.

Le **Collectif Mind the gap** présente un spectacle intitulé "*J'aurais mieux fait d'utiliser une hache*" qui, sans doute, ravira les amateurs de comédie gore.

Et ce dans le but de "questionner la position voyeuriste du public et la fonction du rire face à la violence" en résonance avec la fascination collective pour les crimes sanglants et le succès des "slasher movies" sous-genre cinématographique du film d'horreur.

Et il propose d'en dévoiler les procédés de fabrication, dont celui du bruitage, avec l'envers du décor d'un studio de fiction radiophonique, le pastiche, en mode replay, du réalisme au loufoque, du scénario convenu du meurtre d'une femme seule dans son appartement assassinée par le psychopathe qui l'épie et la harcèle au téléphone et un sketch parodique d'un entretien entre spécialistes culturels.

Sur le ludique plateau-capharnaüm conçu par la scénographe **Clémence Delille**, et avec la collaboration de la dramaturge **Léa Tarral**, le jeu est assuré au diapason par cinq comédiens, auteurs et metteurs en scène - **Thomas Cabel, Julia de Reyke, Coline Pilet, Anthony Lozano** et **Solenn Louër** excellente dans le rôle de la victime.

Le collectif indique dans sa note d'intention vouloir "jouer avec les attentes spectatoriennes". Au public donc d'apprécier de la réussite de son entreprise.

Martine Piazzon

Théâtre du blog

Articles récents

 [J'aurais mieux fait d'utiliser une hache](#) texte et mise en scène du collectif Mind the Gap
9 mars, 2023 | [actualites](#) | [phillippeduvignal](#) | [Pas encore de commentaires.](#)

J'aurais mieux fait d'utiliser une hache, texte et mise en scène du collectif Mind the Gap

Thomas Cabel, Julia de Reyke, Solenn Louër, Anthony Lozano et Coline Pilet, pour la plupart issus du Conservatoire à rayonnement départemental d'Orléans, ont créé ce collectif en 2014. Ils évoquent ici avec humour leur fascination pour la littérature et le cinéma gore, ou les faits divers sanglants.

Première séquence: les acteurs marchent dans la pénombre où règne un capharnaüm d'accessoires de bruitage et micros. Eclairés par des loupiotes, ils nous emmènent, grâce à leur création sonore en pleine nature parmi une escouade de scouts: chants d'oiseaux, bruissement des feuillages dans le vent, installation des tentes, allumage d'un feu, repas, bruits et chuchotements. Ils nous racontent leur soirée, puis, à la nuit tombée, leur effroi, quand l'un des leurs disparaît... Cette fiction sonore pleine d'inventions et de drôlerie est inspirée d'un fait-divers dans un camp scout en 1976 aux Etats-Unis et introduit la figure de «l'homme à la hache»...

La deuxième partie, tout aussi parodique, simule le tournage d'un «slasher movie», autrement dit, un film avec meurtres d'un tueur en série, parfois défiguré ou masqué qui opère souvent la nuit avec une arme blanche... La séquence, répétée avec variantes, s'inspire de *Scream* de Wes Craven (1997), un film-culte avec des trouvailles et à l'origine d'un renouveau du genre.

Ici, dans sa cuisine, la nuit, une jeune femme prépare un plat de carottes et cherche son chat nommé Carotte! Le téléphone sonne: un inconnu la harcèle et la menace, puis ira l'assassiner. Avec force hémoglobine et accessoires, les acteurs s'affairent autour de la maison. Par un heureux retournement, la victime, après plusieurs prises, deviendra « le bourreau à la hache »...

«En nous inspirant du Grand Guignol et en souhaitant rendre hommage au cinéma d'horreur, dit ce collectif, nous avons voulu, à notre tour, nous essayer à un théâtre de genre.» En fait, avec cette comédie déjantée, ils mettent à jour et à distance les mécanismes de fabrication de la violence, sans vraiment répondre à la question: comment se fait-il que tant de gens se rendent dans des salles obscures pour regarder des films d'horreur ou gore? De la création sonore, à la création d'images filmiques, ces artistes veulent nous montrer ici les trucages et ressorts de la fiction d'horreur. Les deux parties, construites autour d'univers fictionnels distincts, se raccordent mal mais l'ensemble reste divertissant. Après un premier spectacle *Tonnerre dans un ciel sans nuage* (2015) et *Le Mariage* de Witold Gombrowicz (2017), la saison prochaine cette jeune compagnie orléanaise fera une tournée avec *J'aurais mieux fait d'utiliser une hache*.

Mireille Davidovici

Mar
11

J'aurais mieux fait d'utiliser une hache, création du collectif Mind the Gap. Au Monfort Théâtre.

J'aurais mieux fait d'utiliser une hache, création du collectif ***Mind the Gap***.

Le théâtre de l'horreur a une longue histoire, la salle du Grand Guignol (aujourd'hui occupé par l'International Visual Theatre, cité Chaptal) a accueilli tout au long du vingtième siècle un répertoire de crimes sanglants et d'histoires macabres liés aux faits divers, exploités ou inventés par les journaux à sensation qui faisaient la vitrine des kiosques.

L'acculturation américaine a pris le relais avec la diffusion des slashers et des screams, séries franchisées qui mettent en jeu un scénario et des personnages immuables. Les victimes sont des jeunes femmes et les agresseurs les fameux ghostfaces en cape et capuche noires masqués de blanc. Cet univers sanglant et effrayant qui rejoint bien sûr les peurs de l'enfance et malheureusement quelques crimes atroces de psychopathes bien réels exerce une forme de fascination-répulsion pour un public suffisamment nombreux pour assurer le succès de productions à bon marché. Mais la peur crée en l'espèce des sensations et un plaisir à bon compte, et dans le cas du gore, le plaisir est amplifié par l'artifice et l'hyperbole.

Le collectif Mind the Gap a voulu déconstruire cet univers en faisant une parodie de ce qui est déjà une parodie. Etait-ce bien utile ? Les comédiens concepteurs, accessoiristes, Julia de Reyke, Coline Pilet, Thomas Cabel, Anthony Lozano, Margot Guillaume s'échangent les rôles d'agresseurs dans une scène paradigmatique où reviennent appels téléphoniques anonymes à la victime, signes prémonitoires, suspens, dénouement sanglant. La victime est Solenn Louër qui a la blondeur innocente de la jeune femme blanche martyrisée.

La scène se répète une bonne dizaine de fois avec moult variations et effets d'hémoglobine et jusqu'à l'emploi final d'une hache par la victime, œil pour œil, dent pour dent. C'est du comique de répétition au sens propre mais très sale évidemment et ce, dans une cuisine où les ustensiles disparaissent peu à peu, car utilisés à chaque fois, d'où les courses effrénées pour en retrouver de nouveaux, et qui se couvrent de sang comme les habits de la victime.

La scène répétitive est enchâssée dans l'histoire vraie du meurtre de trois fillettes scouts en 1977 à Oklahoma jamais élucidé, et suggéré à grand renfort de bruitage et de voies étouffées dans une ambiance nocturne. Mais tout se passe à vue pour donner à rire de l'effet voulu. Les comédiens bruiteurs et murmureurs sont assis sur des chaises de plastique dans une forêt de fils, de micros et d'ustensiles divers, digne d'une ressourcerie. Leurs déplacements sont sans arrêt entravés pour bien montrer le côté cheap des productions concernées.

Le public rit, mais peut-être que le Grand Guignol produisait des moments encore plus drôles et distancés avec les codes qui étaient le sien. Le groupe Mind the Gap a de l'inventivité et de la malice, mais ses effets répétitifs se répètent peut-être un peu trop pour ne pas lasser. C'est sans doute un effet voulu ... pour les amateurs du genre concerné.

Louis Juzot



J'aurais mieux fait d'utiliser une hache revisite le film d'horreur en mettant à jour ses mécanismes et procédés de fabrication, à la fois mise à nu et mise à distance de la violence. Le spectacle interroge la fascination collective autour des crimes, des récits que l'on s'en fait et de la façon dont ils irriguent la fiction. Qu'est-ce que la production médiatique et culturelle raconte de notre société ? À sa manière, absurde et décalée, le collectif Mind The Gap répond à cette question en imaginant un spectacle composite, fabriqué avec des références cinématographiques et quelques litres de faux-sang, dans un jeu de massacre qui joue avec les attentes du public. »

Dans la première partie, les comédiens jouent une scène uniquement en bruitage, vieux film d'horreur dans la forêt où une bande de scouts chante à tue-tête en marchant, monte leur tente jusqu'à ce que l'un d'entre eux disparaît mystérieusement et qu'ils partent tous à sa recherche. Cela ne fait pas peur mais c'est très intrigant, surprenant et drôle. Le travail de bruitage est particulièrement intéressant.

Dans une deuxième partie, une jeune femme, seule dans sa cuisine, revit en boucle son pire cauchemar, elle reçoit des coups de téléphone étranges, son chat ne répond pas à l'appel et finalement un tueur masqué vient l'assassiner violemment. La scène est rejouée plusieurs fois réservant à chaque fois des petites surprises aux spectateurs. C'est d'abord très amusant et intéressant. Introspection au pays des films qui ont nourri nos peurs d'adolescents, analyse des rouages internes de la création, références diverses et variées aux classiques du genre. Malheureusement la répétition lasse et l'on finit par s'ennuyer un peu.

Il en reste tout de même que ce travail est étonnant et original. La superbe scénographie de Clémence Delille est également à noter et les comédiens sont tous impliqués et attachants.

Catherine Corrèze

J'aurais mieux fait d'utiliser une hache

« un spectacle qui parle de la jubilation à se raconter, à soi ou aux autres, des histoires qui font peur »

Après les années *Slasher* - un type de cinéma d'horreur très prisé dans les années 70, le cinéma de genre a encore de belles années devant lui. Qu'on apprécie ou qu'on déteste ce genre de films, ce cinéma, avec son esthétique, ses codes et son humour particulier, fonctionne quoi qu'on en pense.

Au théâtre et surtout en France, depuis la fermeture du *théâtre du Grand-Guignol*, en 1963, l'horreur a été très peu mis en scène sur les planches.

Est-ce parce que le public ne veut plus être effrayé ?

Est-ce parce que les effets spéciaux coûtent trop chers au théâtre ?

Est-ce parce que la promiscuité du spectateur est un frein au théâtre de l'horreur ?

Les membres du collectif *Mind the Gap* se sont, peut-être, posés toutes ces questions ? En tout cas, ils ont eu envie de s'essayer à ce type de théâtre.

J'aurais mieux fait d'utiliser une hache se propose de revisiter les films de genre en révélant ses secrets, ses mécanismes et ses procédés de fabrication afin de nous mettre à distance de la violence et la solution idéale a été de le faire de façon absurde et décalée, avec beaucoup d'humour et quelques litres de faux-sang.

Deux univers fictionnels se répondent pendant le spectacle en deux parties : *en prenant appui sur un fait divers ayant eu lieu lors d'un camp scout, en 1976, aux États-Unis, la première partie est traitée comme une fiction radiophonique bruitée en direct par les interprètes mêlant les sons de la forêt, de la nuit et des histoires racontées au coin du feu. La seconde partie est une scène de meurtre qui se déroule dans une cuisine, à la manière du film *Scream*. Une scène répliquée sans cesse mais avec de multiples variations dévoilant peu à peu la mécanique de cette fabrique artisanale du meurtre.*

« De la fiction sonore au plateau de tournage, le spectacle dévoile au fur et à mesure ce qui se trouve « hors champ ». Les mécanismes traditionnels du film d'horreur se détricotent, mis à nu devant les yeux du public ».

Si la beauté de la scénographie de **Clémence Delille**, nous saute aux yeux dès notre entrée en salle. Si le début du spectacle est assez passionnant avec ses bruitages très réussis et si la scène d'horreur dans la cuisine fonctionne très bien, le spectacle finit par s'enliser avec ses redites incessantes et devient même agaçant.

Il est certain que l'idée de départ était géniale et l'envie de cette compagnie de nous faire découvrir, appréhender ce genre théâtral était vraiment intéressante mais pour que ça fonctionne, pour que ça nous intéresse et ça nous interpelle, plutôt qu'un texte très (trop) didactique, il aurait fallu un scénario plus riche avec plus de matière.

Frédéric Bonfils